

L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie [Jean Flori]

Autor(en): **Paravicini Bagliani, Agostino**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **35 (1985)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JEAN FLORI, *L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie*. Préface de GEORGES DUBY. Genève, Librairie Droz, 1983. VIII, 215 p. (Travaux d'histoire éthico-politique, XXXXIII).

La chevalerie médiévale retient l'attention d'un nombre croissant d'historiens, comme le prouvent, entre autres, les travaux récents de R. Barber, F. Cardini, et de J. E. Ruiz Doménec, qui ont renouvelé une des plus anciennes questions de l'historiographie du Moyen Age grâce à l'apport de courants modernes de la recherche historique, tels que la culture matérielle, l'anthropologie culturelle, l'ethnohistoire, etc. Un domaine que l'auteur de ce livre avait lui-même largement contribué à enrichir par ses précédents travaux.

Comme l'indique le sous-titre, *L'idéologie du glaive* ne concerne pas la chevalerie mais sa préhistoire, autrement dit, l'auteur en recherche les prémisses idéologiques, et remonte pour cela jusqu'aux premiers siècles du christianisme, au moment où, dépassant les réticences du christianisme «primitif» face aux valeurs militaires et guerrières, l'un des piliers de l'Empire romain, s. Augustin fournit toute une série de justifications théologiques (d'autres diront idéologiques) de la guerre juste.

Tout le livre de Jean Flori, qui couvre un bon demi millénaire d'histoire occidentale (de s. Augustin à Adalbéron de Laon, du Ve siècle à l'An Mil), est en fait l'histoire d'un mot – *miles* – étudié et compris dans ses rapports avec son contenu idéologique, à travers les textes de l'imaginaire social, ceux-là mêmes que Georges Duby, qui a écrit la préface, a naguère analysé dans *Les trois ordres et l'imaginaire du féodalisme*. Venant se placer sur un terrain pourtant fertile en études, l'éclairage que donne Jean Flori est souvent empreint d'originalité.

Le grand protagoniste de cette histoire idéologique a été l'Eglise antique et médiévale. Le christianisme antique, adaptant sa vision du monde à une finalité dualiste, comprenant deux cités, avait peu à peu modifié le sens strictement professionnel du mot *miles* (soldat), qui n'était chargé sous l'Empire romain d'aucune nuance sociale ou morale, pour lui assigner des significations profondément chrétiennes. Au niveau du vocabulaire, l'Eglise, entre le IVe et le Ve siècle, intègre les concepts de *militia* dans le langage chrétien: dès lors, la *militia Domini*, couvrant un ensemble de concepts allant de la soumission à l'ascèse, devait s'opposer à *militia saeculi* ou à *militia mundi*: une opposition analogue et contemporaine à celle de cleric-laïc, et par conséquent en parfaite cohérence avec l'imaginaire social constitutif de la nouvelle vision du monde chrétien, de type binaire.

Les concepts de *miles* et de *militia* sont au centre du langage de l'Eglise pendant tout le haut Moyen Age. Ils s'adaptaient fort bien, en particulier, aux fondements mêmes du monachisme, basé sur les valeurs d'obéissance et d'ascèse. Mais, et Jean Flori en souligne l'importance, avant les Xe–XIe siècles, l'historien ne relève aucune trace de signification sociale dans l'usage du mot *miles*. La *militia* est pour les gens d'Eglise, «service chrétien», relève du mérite, et transcende en cela les classes de la société. Sur le plan social, il renvoie au plus à un état de subordination général, à l'appartenance à l'un des multiples ordres dont est composée la société, mais non à une catégorie spécifique. Si l'histoire des mots a un sens, cela signifie que l'ascension sociale des *milites* (chevaliers) n'avait pas encore commencé.

Ce livre ne nous conduit pas jusqu'à la véritable naissance de la chevalerie, que l'auteur fait remonter, dans sa préface, aux années 1175–1180. L'auteur s'arrête beaucoup plus tôt, au moment où s'élaborent les célèbres formules de la répartition trifonctionnelle de la société dues aux évêques Adalbéron de Laon et Gérard de Cambrai. L'émergence des *bellatores* correspondait indubitablement à quelque

chose de nouveau: l'éthique chevaleresque (défense des pauvres, des faibles, de la patrie, de l'Eglise) avait été assignée tout au long de la période précédente (empire carolingien, etc.) non pas aux *milités*, figure sociale inexistante en tant que telle, mais à l'empereur, au roi. Le fait était qu'une Eglise assiégée, à l'extérieur par les déprédations continuelles des Normands, Hongrois et Sarrasins, et à l'intérieur par les dangers d'hérésie, les conflits entre moines et évêques, ainsi que par les pillages et la violence des seigneurs, allait opérer au niveau du vocabulaire, ainsi que le montre l'étude des décrets conciliaires de cette époque, un rapprochement entre des éthiques différentes, celles qui avaient été l'apanage exclusif des rois et celles des simples guerriers. Et si, autour de l'An Mil et dans le courant du XIe siècle, la chevalerie n'était pas encore née, le mouvement de Paix et la Trêve de Dieu que l'épiscopat, poussé peut-être par le peuple (mais la discussion sur le rôle effectif du peuple est loin d'être close) imposa, sur la base d'une alliance avec la haute aristocratie et dans un mouvement antiseigneurial, en limitant le temps de guerre, auraient eu comme conséquence inattendue de créer une nouvelle mentalité, des nouveaux codes, dont l'influence aurait été déterminante pour la naissance de la chevalerie.

Discutées avec un certain didactisme, les principales thèses que Jean Flori présente dans ce livre méritent certainement l'attention. Les développements de l'auteur apparaissent toutefois souvent fortement réduits, peut-être à cause d'impératifs éditoriaux. L'apparat des notes et les renvois aux textes auraient dû être plus riches, pour permettre au lecteur de suivre dans le détail les raisonnements que l'auteur offre de manière souvent synthétique. Il est vrai que *L'idéologie du glaive* n'est qu'une petite partie de la thèse de doctorat d'Etat que l'auteur avait soutenue à la Sorbonne, et qu'une deuxième partie (*L'essor de la chevalerie*) devrait être publiée chez le même éditeur. A signaler le nombre de coquilles typographiques, beaucoup trop important pour un ouvrage scientifique par ailleurs d'une grande qualité.

Bussigny

Agostino Paravicini Bagliani

PAUL ROUSSET, *Histoire d'une idéologie. La Croisade*. Lausanne, Editions L'Age d'homme, 1983. 216 p.

Auteur d'une thèse remarquable *Les origines et les caractères de la première croisade*, Paul Rousset a été longtemps fasciné par les problèmes historiques que posent l'émergence et le développement de ce que l'on appelle aujourd'hui communément «L'idéologie de la croisade». Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes des croisades, P. Rousset s'y est intéressé surtout en tant qu'historien des mentalités, toujours à la recherche des motivations de toutes sortes, aussi bien politiques, spirituelles, religieuses qu'économiques, qui avaient poussé l'Occident latin, à l'aube du deuxième millénaire de l'histoire du christianisme, vers une aventure de portée historique considérable, qui mêlait de façon si singulière armes, spiritualité, ordres religieux et chevaleresques (cf. le chapitre sur «l'éthique chevaleresque chez le croisé», pp. 98ss.) et expansion politique et commerciale. L'histoire du concept de croisade, auquel Paul Rousset, ainsi que C. Erdmann et E. Delaruelle ont attaché leurs noms, est l'un de ces domaines privilégiés de l'historien qui lui permet de jeter un regard de synthèse sur les démarches profondes d'une société.

Cet essai, rapide certes, mais toujours stimulant, ne concerne pas seulement le Moyen Age. En se plaçant dans une perspective de très longue durée, l'auteur étudie les différentes formes sous lesquelles a évolué, de manière souvent caricaturale («la croisade caricaturée», pp. 208-211), l'idéologie de la croisade pendant presque un millénaire d'histoire occidentale (XIe-XXe siècles). L'intérêt de l'ouvrage dépasse donc largement le cadre traditionnel du Moyen Age, et c'est du reste ailleurs que